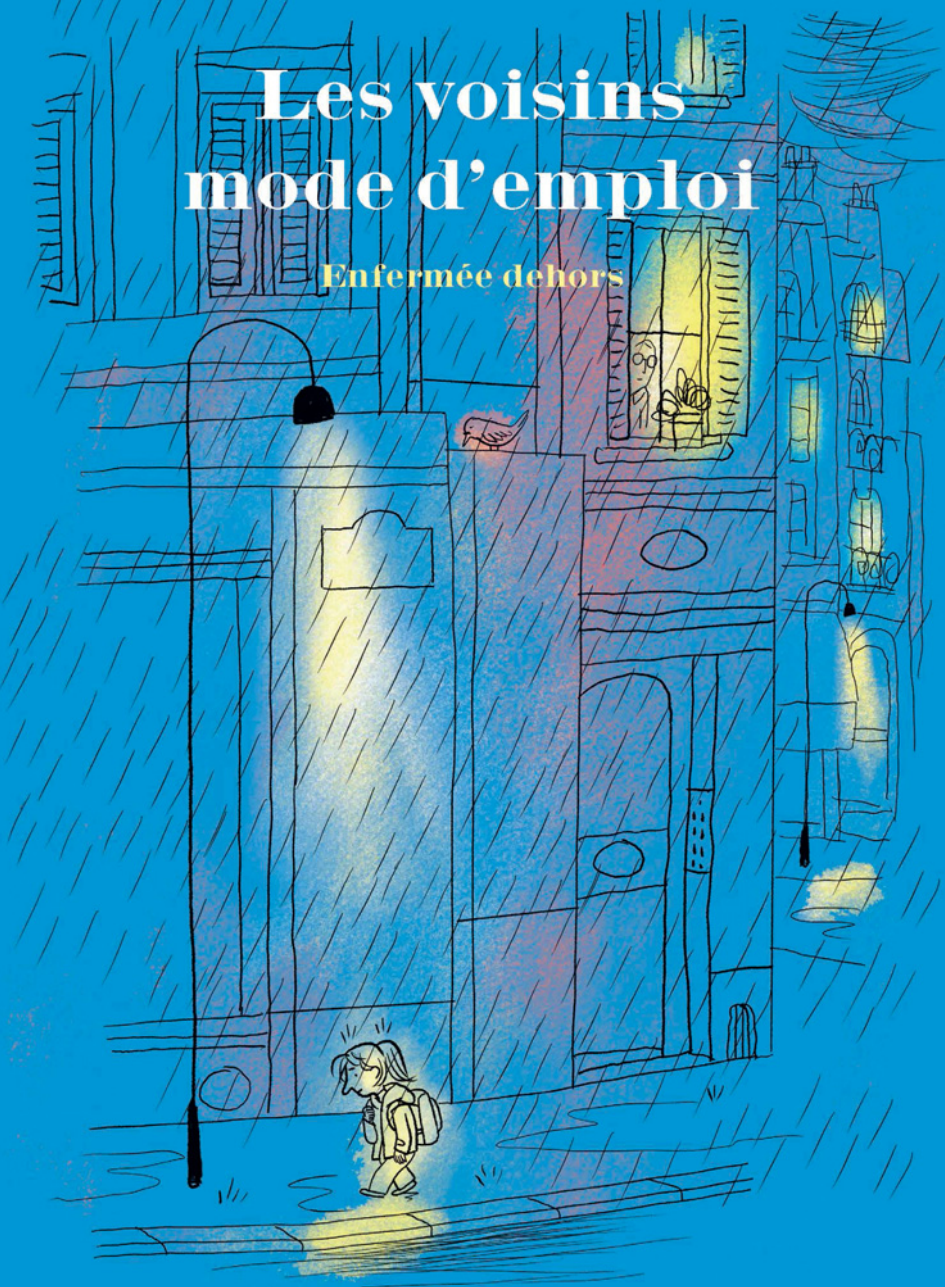


Agnès Mathieu-Daudé • Charles Berberian

Les voisins mode d'emploi

Enfermée dehors



Le livre

Je n'aime pas les mardis soir. C'est le jour où je me sens encore plus seule que d'habitude, avec ma mère quelque part à l'autre bout du monde et mon père chez lui, occupé à conter fleurette à sa nouvelle copine.

Mais ce mardi-là, ça a été bien pire. J'étais sortie sur le palier pensant y trouver le livreur de pizzas quand j'ai entendu la porte claquer. Enfermée dehors ! Je suis en pyjama, il n'y a personne dans l'appartement, je n'ai pas de téléphone. Pas le choix, il va falloir que je sonne chez les voisins. Mais je ne les connais pas, et le peu que j'en sais ne me donne pas du tout envie de faire leur connaissance...

L'autrice

Agnès Mathieu-Daudé est née en 1975 à Montpellier. Après des études de lettres et d'histoire, elle est devenue conservateur du patrimoine alors depuis, elle conserve : les œuvres des musées comme les souvenirs d'enfance, les passions fulgurantes comme les confitures, bref, tout ce qui est utile et surtout inutile. Elle en fait des romans pour les adultes (*Un marin chilien* et *L'ombre sur la lune*, éditions Gallimard) et des histoires pour tout le monde, qui sont illustrées par des gens terriblement talentueux. Elle vit et travaille à Paris, en compagnie d'enfants et d'un lapin qui dévore ses livres.

Agnès Mathieu-Daudé

Les voisins mode d'emploi

Enfermée dehors

Illustré par Charles Berberian

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e



Compter fleurette

Papa s'est amouraché de la femme avec qui il partage un «jardin potager», c'est-à-dire un petit morceau du terrain vague derrière son immeuble, où la mairie a installé trois ruches et un épouvantail.

Maman s'est amourachée de la compagnie aérienne qui l'emploie et avec laquelle elle passe de plus en plus de temps.

On peut, sans trop risquer de se tromper, déduire de tout cela que papa et maman n'habitent plus dans le même immeuble. Cela fait deux ans maintenant.

Moi, je ne me suis amourachée de personne. Je veux dire, ça m'est déjà arrivé, deux fois,

mais, de tout ce qu'on entend dans cet horrible mot, c'est plutôt «arraché» qui est resté, et pas «amour». Alors que papa semble nager dans le bonheur et maman dans les nuages.

Ça leur passera sûrement, mais au moins papa aura eu quelques récoltes de courgettes bio, et maman, des photos de coucher de soleil dans quatorze fuseaux horaires différents.

Tandis que moi, de mes histoires, il ne me reste que le mini dauphin à gros yeux que Rico, douze ans en février prochain, m'a offert. Je l'ai caché au fond de mon tiroir à chaussettes quand j'ai appris que Rico l'avait volé à sa sœur Leila (qui est dans ma classe, en plus) au lieu de l'acheter avec son argent de poche, comme il l'avait prétendu. Le fait que cet affreux dauphin soit toujours dans mon tiroir à chaussettes témoigne du fait que maman y met de moins en moins le nez, dans mes chaussettes, soit dit en passant. Le choix du dauphin aurait dû m'alerter : cet animal, qui passe pour inoffensif et que tous les enfants veulent sauver de la cruauté

des zoos et autres *Marineland*, tue pour le plaisir, pratique l'infanticide, le viol, et consomme même des drogues sous forme de neurotoxines qu'il recherche dans certains poissons. Je sais tout cela parce que c'est le travail de papa. Enfin, pas de consommer des drogues, mais la recherche scientifique. Comme la plupart des enfants de chercheurs, je n'ai jamais compris ce qu'il cherchait, encore moins ce qu'il avait trouvé ni d'ailleurs s'il avait trouvé quoi que ce soit, mais je lis *National Geographic* tous les mois. C'est bon pour mon anglais, comme dit maman qui cherche une justification à tout ce que je fais et qui pourrait témoigner d'un intérêt pour mon père.

Cela dit, je sais que Rico n'a pas choisi un dauphin en connaissance de cause. Il est trop inculte et, surtout, il ne me l'a pas vraiment offert puisqu'il l'a volé à sa sœur. Je ne sais plus pour quelle raison je garde le dauphin : est-ce pour me souvenir qu'un jour je me suis amoureuse ? Qu'un jour on m'a fait un cadeau, ou presque ? Ou simplement pour me rappeler que

Rico était aussi nul que son cadeau ? En tout cas, cinq ans après, je l'ai encore, ce dauphin aux yeux trop gros, ce qui en dit sûrement plus sur moi et mes chagrins d'amour que sur Rico, dont j'ai assez parlé puisqu'il n'a aucun intérêt.

Deux histoires, un seul dauphin ? Oui, Sébastien, onze ans comme moi, n'a pas jugé bon de m'offrir quoi que ce soit. Il m'a bien laissé des larmes, mais elles ont fini par sécher. Je n'ai plus envie de m'amouracher d'un garçon capable de me faire verser la moindre larme de chagrin, parce que c'est une forme d'amour que je trouve contre-productive.

Tout cela fait que je suis assez seule, comme fille. Oui, normalement, à onze ans, on a souvent au moins des parents, à défaut d'amoureux ou même d'amis. Or les miens, de parents, on sait où ils sont : dans un potager, et à Kuala Lumpur. Mais pas avec moi. Et encore, je dis Kuala Lumpur, mais ça pourrait être Singapour. Ou Orlando. Ou Oslo. Je ne sais plus, parce que, à la minute où j'écris ces lignes, ça a encore changé.

Au début, maman me rapportait un cadeau de chaque voyage. Enfin, de chaque aéroport, plutôt, parce qu'elle n'a jamais le temps d'en sortir. J'ai une collection de nounours presque aussi laids que le dauphin de Rico, qui portent tous des costumes de pays différents. Ensuite, elle a arrêté les nounours mais elle me laissait une liste des villes dans lesquelles ses avions allaient se poser dans la semaine. Maintenant, elle n'a plus le temps. Je reçois un SMS avec une vue du cockpit et ce genre de message : « Bien atterri à Helsinki. » Et un petit symbole bizarre genre bonhomme qui vomit, parce qu'elle n'a pas encore très bien compris comment on exprimait ses émotions avec des petits bonshommes. Je crois qu'elle n'a pas très bien compris comment on exprimait ses émotions tout court. Quant à papa, dans son potager, il n'exprime plus ses émotions qu'à Fleur. Oui, elle s'appelle Fleur, en plus. Ce qui permet à papa, qui n'a jamais été très doué en poésie, ni en déclarations d'amour (ça, c'est maman qui le dit, moi, je n'ai aucune envie de savoir), de nous sortir

des phrases du genre : « Ma chérie, je te présente Fleur, ma belle plante ! » Ou bien le dimanche soir, quand il me ramène chez maman : « Bonne semaine, ma chérie, je retourne compter fleurette ! » Donc, chez papa, c'est souvent comme si j'étais seule, en pire.

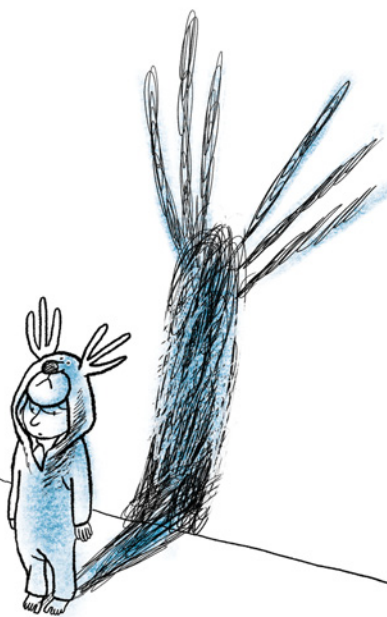
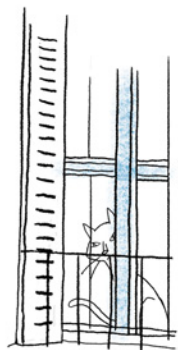
Au moins, seule, je me fais ce que je veux à manger. Des spaghettis, et des spaghettis, ou pourquoi pas des spaghettis ? J'envoie des photos à maman pour lui montrer que je n'oublie pas de me faire à manger, et elle répond avec un SMS du petit bonhomme qui vomit. Je crois qu'elle ne sait faire que celui-là. Je m'habille comme je veux pour aller au collège. Des leggings trop serrés avec un grand pull qui tombe presque jusqu'aux genoux et des chaussettes bien trop courtes. Oui, j'ai les chevilles à l'air, mais ça ne gêne personne. Je me coiffe comme je veux, c'est-à-dire que je ne me coiffe pas. J'ai eu le droit d'aller chez le coiffeur toute seule, ce qui m'a fait me sentir encore plus seule que manger ou m'habiller sans parents, et j'ai donc

décidé de tout couper. Le coiffeur a bien hésité un peu, mais, quand je lui ai fait remarquer que ma mère était au-dessus de l'Atlantique et mon père en train de compter fleurette, il n'a pas insisté. Je n'ai pas envoyé de photo à maman, je sais ce que j'aurais reçu en réponse. Elle aura la surprise quand elle débarquera d'Abu Dhabi.

J'étais donc totalement seule, un mardi soir. Le mardi, c'est le jour de la semaine où je me sens le plus seule. Le lundi, une nouvelle semaine commence et je suis contente d'être débarrassée des deux jardiniers béats qui me servent de père et de belle-mère. Mais le mardi, c'est encore le début sans l'être vraiment. La fin de la semaine est toujours aussi loin, sans l'excitation du lundi. Et c'est souvent le mardi qu'il pleut, si on y fait un peu attention. Un mardi soir pluvieux, c'est le pire de la semaine d'une fille seule. Ce soir-là, il ne pleuvait pas, non merci, j'étais déjà bien assez seule comme ça. La sonnette a retenti. Je suis allée ouvrir, car maman me fait souvent livrer un repas pour

que je ne mange pas que des spaghettis. Dans ces cas-là, un type casqué se tient devant la porte, un énorme sac à bout de bras, qu'il me tend avant de repartir en courant. Je renifle un coup pour savoir si ce sont des sushis ou une pizza, et si je supporte l'odeur – donc si c'est une pizza – je fais une photo pour maman et ensuite je repose le tout le plus loin possible sur le palier et je le jette le lendemain matin en partant à l'école. Mais ce n'était pas le livreur de pizzas. Ni de sushis. Je me suis avancée sur le palier pour regarder l'escalier en haut et en bas afin de vérifier que le livreur ne se baladait pas chez les voisins. Je ne sais pas pourquoi je me suis préoccupée de ce livreur qui n'existait vraisemblablement même pas. Sûrement un effet collatéral de la terrible solitude du mardi soir. En tout cas, j'ai bien entendu le glissement si familier de notre lourde porte blindée trois serrures (on n'est jamais trop prudent avec la sécurité, dit maman avant de partir pour une semaine), et son complexe claquement, *braaam*. Avec la clef à l'intérieur et pas dans ma poche,

bien sûr. Cela m'a fait un peu comme quand les gens qui vont mourir, dans les films, pensent à toute leur vie écoulée. Moi j'ai pensé à plein de choses : quand papa habitait encore là, quand maman se maquille le matin, quand j'ai eu un poisson rouge aux yeux globuleux et quand j'ai repeint mon lit toute seule. Tout ça, c'était dans l'appartement. Et moi, j'étais dehors, sur le palier.



© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2020

ISBN 978-2-211-31007-9